L'orphelin anglais

383

L'ORPHELIN ANGLAIS,

DRAME.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

ON a marqué avec des guillemets tous les retranchemens qui ont été faits après la premiere repréſentation.

De plus, on a cherché à mettre dans l'Eſtampe le véritable Coſtume des habits & de la décoration.

L'ORPHELIN ANGLAIS,

DRAME,

EN TROIS ACTES, EN PROSE.

Représenté pour la premiere fois par les Comédiens Ordinaires du Roi, le Mercredi 26 Février 1769.

Prix 30 sols.



A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessus de celle des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXIX.

PERSONNAGES.

Thomas FRICK. } *Menuisiers.* M. Brisart.
THOMAS Spencer. } M. Molé.

Mistriss MOLLY *Fille de Frick & femme de Spencer.* Mlle. Doligni.

Lord KISTON, *Chevalier de la Jarretiere.* M. Dauberval.

FRANCK ou France, *gascon, Sécrétaire de Lady Lallin.* M. Préville.

JONES *apprentif Menuisier.*

UN SERGENT.

DEUX ARCHERS.

La Scene est à Londres dans la Maison de Thomas. L'action se passe sous le règne d'Edouard III, vers l'an 1350.



L'ORPHELIN ANGLAIS,

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente l'Arriere-Boutique d'un Menuiſier ; on y voit pluſieurs ouvrages finis ; les plus recherchés, & compoſés avec autant de grace que d'élégance ; d'autres ſont à part, & moins bien que les premiers.

SCENE PREMIERE.

THOMAS, *ſeul.*

(Il eſt en veſte, ſon tablier devant lui, aſſis auprès d'une table où il y a des papiers, un compas & une règle, dont il ſe ſert avant de commencer.)

ENFIN, après trois ſemaines de travail, voilà mon plan arrêté, je n'ai plus qu'à le mettre au net ; c'eſt peu de choſe. Il faut que

je le montre à mon beau-pere ; il eſt trop connoiſſeur pour que quelques faux traits le lui déguiſent ; je crains ſeulement que ſon amitié pour moi ne le rende trop facile à m'approuver. L'indulgence de nos amis nous ſert moins que la critique de nos ennemis : malheureuſement cette derniere vient trop tard, & l'on ne peut plus corriger quand on a placé l'ouvrage.

SCENE II.

THOMAS, FRICK.

FRICK ; *il eſt auſſi en veſte & en tablier.*

TU m'as demandé hier, mon ami, deux compagnons de plus : n'eſt-ce pas pour ce grand buffet que nous avons commencé la ſemaine derniere ?

THOMAS.

Oui, mon pere.

FRICK.

Je les ai mis à l'ouvrage : mais tu ne me l'avais pas dit, & je craignais de m'être trompé.

THOMAS.

C'eſt une négligence. Mon plan eſt fini : voulez-vous bien le voir & m'en dire votre avis ?

FRICK.

Volontiers : donne... Comment! cela eſt admirable. Embraſſe-moi, mon cher ami, il n'y a ſurement que toi dans tout Londres en état d'en faire autant.

THOMAS.

Je m'y ſuis donné tout le ſoin dont je ſuis capable. J'aurais voulu trouver mieux.

FRICK.

Le mieux eſt l'ennemi du bien : à force de recherches on peut gâter ſon ouvrage. Tiens toi à ce projet ; il eſt noble, il eſt riche & ne peut que te faire beaucoup d'honneur. En as-tu fait le dévis ?

THOMAS.

Oui, il ira à neuf cent marcs d'argent, peut-être même au de-là.

FRICK.

Si je ne me trompe, tu as fait prix à mille. Tu ne te tireras pas mon ami : Qu'eſt-ce que cent marcs de profit ſur un ouvrage de trois ans ?

THOMAS.

Nous aurons toujours de quoi vivre.

FRICK.

Oui, quant à préſent : encore faut-il bien de l'ordre. Tes enfans grandiſſent tous les jours ; il t'en viendra d'autres ſelon les apparences.

THOMAS.

J'ai plus considéré l'honneur de faire un ouvrage public qui puiſſe me valoir le ſuffrage de mes Concitoyens que le profit que j'y pouvais faire ; d'ailleurs cette entrepriſe, ſi elle eſt goutée, m'en vaudra peut-être d'autres ſur leſquelles je pourrai gagner d'avantage.

FRICK.

J'approuve ton émulation en condamnant ton déſintéreſſement. Mais, mon ami, nous n'avons que quatre bras à nous deux ; il faut qu'ils ſuffiſent à l'entretien de tout un ménage. Une maladie, un accident, peuvent nous mettre hors d'état de travailler ; l'age diminue mes forces, bientôt je ne ſerai plus utile qu'à conduire les ouvriers.

THOMAS.

Le Ciel veille ſur la vertu & la récompenſe. Il vous conſervera pour notre commun bonheur.

FRICK.

Hélas ! que puis-je en attendre de plus ? J'ai déjà reçu ma récompenſe. Je vois ma fille mariée à un honnête-homme. Je me vois de petits enfans. Je vois votre ménage heureux, je n'ai que des graces à rendre au Ciel & à le prier de vous conſerver dans un état auſſi fortuné.

THOMAS.

Vous avez raiſon, mon pere. C'eſt à nous à lui demander que vous en ſoyez long-tems le témoin. J'entends venir quelqu'un.

SCENE III.

FRANCK, THOMAS, FRICK,

THOMAS.

AH, c'eſt vous, Monſieur Franck?

FRANCK.

C'eſt moi même, Monſieur Thomas, Lady m'envoye terminer de compte avec vous pour cet ouvrage quc vous finites chez elle l'an dernier. Si elle était auſſi occupée de ſes affaires que de ſes plaiſirs, il y a plus de ſix mois que vous ſeriez payé. Mais les Grands n'aiment pas à s'occuper des choſes qui leur ſont les plus eſſentielles, & ſi Mylord, ſon frere n'était pas revenu depuis quinze jours, je crois que vous n'auriez pas encore votre argent.

THOMAS.

Je vous ſuis bien obligé M. Franck. Je viens de faire une entrepriſe conſidérable, qu'il m'aidera a commencer.

FRANCK.

Tant mieux. Combien vous eſt-il encore du?

THOMAS.

Je crois que c'eſt encore trente-trois marcs. Autant que je m'en ſouviens, j'en reçus dix en livrant l'ouvrage.

FRANCK *à part.*

Il en a bien reçu vingt. Ne ferait-il point un fripon ? Il faut voir. Cela pourrait être heureux pour Mylady.

THOMAS.

Mon pere, voulez-vous bien dire à ma femme de m'apporter mon livre, que j'écrive fur le champ. Il eft dans la grande armoire de fa chambre.

FRICK.

J'y vais, mon ami. (*Il fort.*)

SCENE IV.

THOMAS, FRANCK.

THOMAS.

EH bien, vous accoutumez-vous en Angleterre ?

FRANCK.

» Pas trop. Mon pere qui était né à Londres
» regrettait à Bordeaux la bierre d'Angleterre,
» moi qui fuis né à Bordeaux, je regrette les bons
» vins de France.

THOMAS.

Et qui vous a fait quitter ce pays.

FRANCK.

J'étais au pere de Mylady ; après ſa mort je ſuis venu lui rendre compte. Elle m'a retenu à ſon ſervice.

THOMAS.

Pourquoi ne vous en retournez-vous pas ?

FRANCK.

Mylady a beſoin de moi pour beaucoup de choſes, dont je ſuis plus au fait qu'elle. De plus j'en ſuis très-bien payé ; mais peſons toujours. (*il tire un trebuchet de ſa poche.*) Qu'eſt-ce que ce plan ? Cela me parait magnifique.

THOMAS.

C'eſt un deſſein de tribune qu'on m'a demandé, & que je n'ai fini qu'aujourd'hui.

FRANCK.

Vous avez compoſé cela ?

THOMAS.

Aſſurément.

FRANCK.

Eh qui vous a montré à deſſiner ?

THOMAS.

Le digne Frick n'a rien négligé pour mon éducation. Il a commencé par me montrer ſon mé-

tier, m'a payé enſuite pendant trois ans des maîtres de deſſein & de ſculpture, & voyant que je répondais à ſes ſoins, il a fini par me donner ſa fille.

FRANCK.

Cette gradation n'eſt pas malheureuſe, Monſieur Thomas; je vous en félicite... (*Il met de l'argent dans le trebuchet.*) Dix, vingt, trente, & trois marcs que voici font bien les trente-trois qu'il vous faut.

SCENE V.

MOLLY, FRANCK, THOMAS.

MOLLY.

VOILA ton livre, mon ami.

(*Thomas s'aſſied près de la table.*)

FRANCK *à part.*

Il faut trouver un moyen de leur faire quitter l'Angleterre; ſans quoi Mylady eſt ruinée... » S'il en ſort une fois je ſais les moyens de l'em- » pêcher d'y revenir. (*haut.*) En vérité, Miſtriſſ, vous embelliſſez tous les jours.

MOLLY.

Mon mari me le dit quelquefois, Mr. Franck.

FRANCK.

Il devrait vous le dire ſans ceſſe; les maris ſont toujours lents, à rendre juſtice à leurs femmes.

MOLLY.

Pas le mien, je vous jure. Depuis quatre ans que nous ſommes mariés, il n'a pu encore me voir telle que je ſuis, & ſa prévention pour moi eſt auſſi forte que le premier jour.

THOMAS.

Prévention: point du tout. Je te rends juſtice.

MOLLY.

» Cherche dans ton livre & ne nous inter-
» romps point; j'ai encore du mal à dire de toi.

THOMAS.

Lady-Lallin. Reçu le quinze Février...

FRANCK.

Le quinze Février!.. Comment il y a déjà un an qu'elle vous a donné le premier à compte? Vous vous trompez, Monſieur Thomas, il n'y a pas tant de tems que cela.

THOMAS.

Ecoutez, cela n'eſt pas bien difficile à calculer. J'ai commencé l'ouvrage ſur la fin du ſiége de Calais, au mois de Juillet treize cent quarante

ſept. Il y a dix-huit mois, & vous vous ſouvenez bien qu'elle ne m'a donné ce premier à compte que ſix mois après.

FRANCK.

Ah, ma foi, oui : vous avez raiſon.

THOMAS *ſe remettant à lire.*

Lady Lallin. Reçu le 15 Février vingt marcs ſur quarante-trois. Je me trompais, Monſieur Franck, voilà dix marcs que je vous rends. Je croyais n'en avoir reçu que dix.

FRANCK *à part.*

Il eſt honnête homme : tant pis. (*haut.*) Mais Monſieur Thomas, habile comme vous l'êtes & jaloux de votre réputation, vous devriez faire un voyage en France & en Allemagne, où la menuiſerie eſt portée à un point de perfection que je ne crois pas que nous puiſſions égaler ſitôt.

THOMAS.

Vous auriez raiſon ſi je n'étais pas marié, mais je me dois de préférence à ma famille. D'ailleurs l'ouvrage me vient de tous côtés, il faut ſatisfaire ceux qui m'employent, & de plus ces voyages ſont toujours très-couteux... Il vous faut un reçu.

FRANCK.

Oh! de ce côté-là ſoyez ſans inquiétude. Lady Lallin charmée de la beauté des menuiſeries que

vous avez faites chez elle, m'a chargé de vous offrir deux cent marcs par an pour tout le tems que vous mettrez à voyager. Il vous faudra bien trois ans pour voir tout ce qu'il y a de remarquable, pour travailler dans les atteliers; enfin pour revenir supérieur à tout ce qu'on a jamais vu à Londres.

MOLLY.

Lady Lallin est bien généreuse. Si je lui proposais à mon tour de la séparer pendant trois ans de son mari, je ne sais si elle y consentirait de bon cœur.

FRANCK.

Je vous réponds qu'elle en seroit ravie... Si c'étoit pour son bien. » Par exemple, Mylord » est nommé Ambassadeur en Dannemarck, elle » sollicite son départ & ne compte point du » tout le suivre «. D'ailleurs avec deux cent marcs d'argent & son travail, Monsieur Thomas peut très-bien mener son beau-pere, sa femme & ses enfans.

THOMAS *se levant.*

» Parlons raison, Monsieur Franck. Voulez-» vous que je fasse sortir pour la premiere fois » de l'Angleterre un vieillard comme mon beau-» pere, & cela pour être errant de ville en ville, » pendant trois ans? Voulez-vous que j'expose » ma femme & mes enfans aux fatigues de voya-» ges continuels; aux risques de manquer sou-» vent d'ouvrage, aux dangers de ne me trouver

» peut-être a portée d'aucuns ſecours ? Voulez-
» vous enfin que je manque à la fois à tous ceux
» qui m'ont employé, & qui comptent ſur mon
» exactitude ? Non, Monſieur Franck, je
» ſais borner mon ambition & ne veux ni me
» ſéparer de tout ce que j'aime, ni l'expoſer pour
» être un peu plus riche «.

MOLLY.

Mais Monſieur Franck, qu'eſt-ce qui nous manque pour être heureux ? Je ne changerais pas mon ſort contre celui de Lady Lallin, qui nous offre ſi généreuſement ſes richeſſes, & peut-être envierait-elle le mien ſi elle en connoiſſait la douceur.

FRANCK, *à part.*

Je ne réuſſirai point encore par-là. (*haut.*) Vous ne changeriez pas votre ſort ? vous ne voudriez donc pas être Lady ?

MOLLY.

Oh ! pardonnez-moi : Thomas ſerait Lord.

FRANCK.

Et vous Monſieur Thomas, vous ſeriez enchanté d'être un Lord.

THOMAS.

Moi ? Non, je vous jure.

FRANCK.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

THOMAS.

THOMAS.

Parceque je ne vois pas ce que cela pourroit ajouter à notre bonheur, premiere raiſon : ſecondement, parceque c'eſt un métier que je crois difficile à bien exercer.

FRANCK.

Un métier !

THOMAS.

Oui un métier, comme d'être menuiſier ; que je ſais l'un & que j'ignore l'autre... Monſieur Franck voilà vôtre reçu... tiens, ma femme, porte cet argent à ton pere.

MOLLY, *bas à Thomas.*

Oui... Mon ami viens donc vite nous retrouver, je veux te parler. Cette méchante Lady m'inquiéte avec ſa propoſition ; elle a fait du mal à tant de monde...

THOMAS, *bas à ſa femme.*

Tout-à-l'heure, ma chère amie.,.(*haut*) Si les ouvriers ont beſoin de moi, j'irai bientôt à ma boutique, entends-tu ?

MOLLY.

Oui, mon mari. Ah ! Voilà un Lord qui vient. C'eſt encore de l'ouvrage apparemment. Tant mieux.

FRANCK, *à part.*

Comment morbleu ! C'eſt le Lord Kiſton frere de Lady Lallin ! Tout eſt perdu pour elle s'il ſe doute de la moindre choſe.

(*Molly ſort.*)

SCENE VI.

Lord KISTON, FRANCK, THOMAS.

Lord KISTON, *appercevant Franck.*

JE vous rencontre très à propos ; j'avais à vous parler. Attendez-moi dans cette boutique, & quand j'aurai fini avec ces bonnes-gens-ci, vous me ſuivrés chez moi, entendez-vous ?

FRANCK.

Cela ſuffit, Mylord. (*Il ſort.*)



SCENE VII.

Lord KISTON, THOMAS.

Lord KISTON.

C'EST ici la maiſon du menuiſier Frick ?

THOMAS.

Oui, Mylord.

Lord KISTON.

Eſt-ce vous, jeune-homme ?

THOMAS.

Je ſuis ſon gendre.

Lord KISTON.

Cette jeune perſonne que je viens de voir eſt ſa fille apparemment ?

THOMAS.

C'eſt ſa fille unique.

Lord KISTON.

Y a-t-il longtems que vous êtes mariés ?

THOMAS.

Voilà la quatriéme année.

Lord KISTON.

Avez-vous des enfans ?

THOMAS.

J'en ai deux Mylord.

Lord KISTON, *à part.*

Tant-pis. (*haut*) Etes-vous heureux dans votre ménage ?

THOMAS.

Ah Mylord ! La candeur, la vertu, l'eſprit, les graces, la beauté, tout s'eſt réuni pour faire mon bonheur.

Lord KISTON, *à part.*

Que de difficultés ! (*haut.*) Avertiſſés je vous prie votre beau-pere que le Lord Kiſton voudroit lui parler en particulier.

THOMAS.

J'y cours, Mylord.

Lord KISTON.

Écoutez, ſi par hazard il n'était pas pour le moment chez vous, j'attendrais. Vous n'auriés qu'à m'envoyer Franck à qui j'ai ordonné de m'attendre dans votre boutique. Il faut que je lui parle.

THOMAS.

Je vais l'avertir Mylord. (*Il ſort.*)

Lord KISTON, *ſeul.*

Quelle raiſon a pu le conduire ici ? Ce Franck eſt un mauvais ſujet.

SCENE VIII.

Lord KISTON, FRANCK.

FRANCK, *avec le ton d'un faux coquin.*

MYLORD, Thomas Frick eſt ſorti, ſon gendre l'eſt allé chercher, & m'a dit qu'en attendant vous vouliés me faire l'honneur de vous entretenir avec moi.

Lord KISTON

Votre pere eſt mort au ſervice du mien, il étoit homme d'honneur & je le regrette. Vous êtes au ſervice de ma ſœur & je vous ſoupçonne d'être un malhonnête homme.

FRANCK.

Moi, Mylord ? Lady Lallin m'honore de ſa confiance & je la mérite.

Lord KISTON.

» Écoutez : j'aime mieux croire que vous mé-
» rités mon eſtime que mon reſſentiment. Cepen-
» dant je ſerais fondé à douter de votre droiture.
Répondez-moi : quel étoit votre deſſein, en prenant dans mon cabinet & à mon inſçu, la communication de certains papiers dont je reſervais

à moi ſeul la connaiſſance ? Vous ſavez que ce n'eſt pas pour cela que je vous avais ouvert mon cabinet, c'eſt au moins un abus de confiance très blamable.

F R A N C K, *embarraſſé.*

Mylord... c'eſt que... comme on raconte tant de choſes au ſujet des Spencer... Tout cela me paraiſſait un roman... & vous ſavez que la curioſité... J'ai trouvé par hazard cette lettre... & je me ſuis amuſé à la lire.

Lord K I S T O N.

Vous me trompés. Ce n'eſt point par hazard que cette lettre eſt tombée ſous votre main.

F R A N C K.

Pardonnés-moi, Mylord, c'était en cherchant des papiers pour Lady Lallin, vous ſavez que depuis long-tems elle vous priait de me permettre l'entrée de votre cabinet.

Lord K I S T O N.

Oui je ſais cela. A la bonne-heure ; je veux bien croire que c'eſt ou par hazard ou par ordre de ma ſœur ; & je ne vous en ſais pas mauvais gré, puiſque dans le dernier cas vous n'auriés fait une imprudence que par attachement pour elle.

F R A N C K.

Ah ! Vous êtes bien bon Mylord. Cela eſt vrai je ſuis ſon plus fidele ſerviteur.

Lord KISTON.

Et vous avez ſans doute inſtruit ma ſœur de ce que vous avez découvert dans cette lettre importante qui contient le ſort de la famille des Spencer ?

FRANCK.

Ah! Mylord, c'eut été abuſer du hazard qui me l'a fait trouver. C'était un ſecret à vous, Mylord. Je crois bien que Lady Lallin m'aurait payé cher pour le ſavoir ; mais j'ai mieux aimé perdre cet argent-là que de manquer à la probité.

Lord KISTON, *lui donnant une bourſe.*

» Voilà pour vous dédommager de cette perte.

FRANCK, *prenant l'argent.*

» Ah! Mylord, je n'ai pas l'ame intéreſſée.

Lord KISTON.

Soit. Mais écoutés, vous me dites que vous êtes le plus fidele ſerviteur de ma ſœur ; vous auriez pû lui confier par attachement, ce que vous ne lui auriés pas dit par intérêt.

FRANCK.

Mylord, il eſt ſûr... vous ſavez comme naturellement on s'attache aux Grands ; c'eſt ſi vous le voulés une faibleſſe, mais...

Lord KISTON.

Au fait Monsieur Franck.

FRANCK.

Lady m'a souvent questionné au sujet des Spencer, pour savoir si mon pere ne m'en avait rien dit avant sa mort; elle est même entrée à ce sujet là dans de certains détails avec moi; elle m'a conté comment au moins la moitié des biens immenses de son mari sortait de cette maison là. Oh! Il est sûr qu'elle s'en occupe souvent.

Lord KISTON.

Enfin lui avez-vous parlé du contenu de cette lettre?

FRANCK, *à part.*

» Il vient de me payer pour avoir menti, voyons » si par hazard il me récompenserait pour dire la vérité. (*haut*) Ah! Mylord, vous ne sauriés croire les violences que je me suis faites pour sacrifier mon honneur à mon attachement pour Mylady. Il faut que j'aye au moins la bonne-foi de m'en accuser devant vous, pardonnés-le moi. Il est vrai que je n'ai pû résister au plaisir de lui donner un avis aussi intéressant pour sa fortune. Que voulez-vous? On aime ses maîtres; & je suis persuadé qu'au fond de l'ame vous convenés que vous payeriés cher un serviteur comme moi.

Lord KISTON.

» Je doute que je pusse longtems m'en trouver » bien; mais revenons, je vous prie. Savez-vous si ma sœur a formé quelques projets à ce sujet là?

FRANCK.

Non, Mylord, je l'ignore.

Lord KISTON, *à part.*

Le fourbe ! (*haut*) Et que veniés-vous faire ici ?

FRANCK.

Ici, Mylord ?.. Je venais de payer des ouvrages que Lady a fait faire à ces bonnes gens-ci.

Lord KISTON.

Cela suffit, allés, allés, laissés-moi.

SCENE IX.

Lord KISTON, *seul.*

IL est tems d'agir, je le vois. Ma sœur n'est pas femme à rester dans l'inaction, maintenant que je suis à Londres. Franck va surement l'informer de ma démarche ; elle va précipiter les siennes. Il est important de la prévenir : elle ne restituerait pas de bon cœur les biens dont son mari jouit aux dépens de la famille des Spencer. » Mais moi, je ne crois pas devoir ménager sa » fortune aux dépens de l'honneur, de la pro» bité & des dernieres volontés de mon pere.

SCENE X.

Lord KISTON, FRICK.

FRICK, *achevant de mettre son habit.*

JE vous ai peut-être fait attendre, Mylord; mais ne prévoyant pas que vous eussiés besoin de moi, j'étais sorti un instant.

Lord KISTON.

Non, non, Monsieur Frick, asseyez-vous, (*ils s'asseyent.*) Votre gendre & votre fille me paraissent de bons sujets; vous en êtes content saus doute?

FRICK.

Ah! Mylord, ils sont la consolation de ma vieillesse; je les ai élevés tous deux & j'ai vû dès leur enfance le germe des vertus qui se développent aujourd'hui dans l'un & l'autre.

Lord KISTON.

Vous faites là votre éloge aussi bien que le leur.

FRICK.

Je suis bien loin de penser à moi, Mylord;

le hazard a commencé l'ouvrage, le ciel a daigné le bénir : je vois ma boutique s'augmenter tous les jours. Mon gendre fait les entreprifes les plus confidérables & les finit avec une perfection dont peu d'autres feraient capables. Il vient encore de faire marché pour une tribune dans le Palais de Weftminfter qui fera un des plus beaux morceaux de l'Angleterre. J'aime trop fans doute, à parler de lui & ce n'eft pas à moi à faire fon éloge, je le fens ; mais pardonnés, Mylord, il était mon fils d'adoption avant d'être mon gendre.

Lord KISTON.

Ne craignez rien, tout ce que vous m'en dites m'intéreffe.

FRICK.

J'abuferais de votre patience. Daignez m'apprendre, Mylord, ce qui me procure l'honneur que je reçois aujourd'hui ?

Lord KISTON.

Nous y viendrons. De quelle province eft votre gendre ?

FRICK.

Je l'ignore.

Lord KISTON.

Comment vous l'ignorés ?

FRICK.

Oui, Mylord.

Lord KISTON, *d'un ton de bonté.*

Ce que vous me dites redouble ma curiosité. Quel est-il enfin ?

FRICK.

Mylord, ce n'est pas avec vous que je dois déguiser ; mon gendre est un de ces fruits de la misere publique, que le hazard m'a fait rencontrer dans une de ces maisons utiles où l'on en prend soin.

Lord KISTON.

Eh ! Quel hazard vous le fit connaitre ?

FRICK.

Une impulsion secrete m'y fit entrer, il y a maintenant seize ans ; j'y vis avec admiration, ces enfans bien soignés, bien tenus ; l'air de gaieté & de santé ajoutait au charme de leur age. Plusieurs m'entourerent & répondirent avec justesse & intelligence aux questions que je leur fis. Un d'eux à qui je demandai comment il s'appellait, me répondit qu'il avait nom Thomas. Vous portés mon nom, lui dis-je ; eh bien me dit-il, prenez-moi pour votre fils, je tâcherai que vous ne vous en repentiés jamais. Je fus touché de cette réponse & lui dis que je le voulais bien, s'il étoit bon sujet. Les informations furent à son avantage ; je le demandai, on me l'accorda, en donnant mon nom & ma demeure.

Lord KISTON, *à part.*

C'eſt lui-même ſans doute. (*haut*) Quel âge avait-il alors ?

FRICK.

Environ douze ans : à peine en eut-il travaillé trois au métier de menuiſier qu'il ſentit combien le Deſſin & la Sculpture ſont néceſſaires dans cet état ; il voulut apprendre l'un & l'autre, & quoiqu'il n'y paſſât gueres que deux heures par jour, à vingt ans il avait composé les ouvrages que vous voyez ici, qui, ſans être auſſi finis que ceux qu'il fait maintenant, ſont cependant d'un bon goût & audeſſus de ceux qu'on voit ordinairement.

Lord KISTON.

Sans doute que ſes talens vous engagerent à lui donner votre fille ?

FRICK.

Ils y contribuerent, il eſt vrai ; mais ſes mœurs me déciderent. Il l'aima dès qu'il la vit ; elle n'avait que quatre ans alors. Elle n'a jamais eu d'autre maître à lire, à écrire, à deſſiner ; bientôt leur penchant l'un pour l'autre devint égal, je ne cherchai point à le combattre, mais à le régler. Si j'oſais, Mylord, deſcendre dans les détails naifs de leur éducation, vous ſeriés touché des traits aimables dont j'ai été le témoin ; j'en ai quelquefois verſé des larmes de tendreſſe.

Lord KISTON.

Je ſuis pénétré de vos vertus. Puiſſiez-vous tous en être dignement récompenſés !... (*en ſe levant.*) Écoutez, je voudrais que vous m'envoyaſſiés votre gendre. J'ai des arrangemens à prendre avec lui ; j'ai beaucoup de choſes à lui communiquer. Si je ne ſuis pas rentré, qu'il m'attende. Je compte être chez moi preſque auſſi-tôt que lui.

FRICK.

Je vais le faire partir dans l'inſtant, Mylord.

Lord KISTON.

Adieu Monſieur Frick ; comptez que je ſuis le meilleur ami de votre gendre.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MOLLY, *seule.*

MON mari ne revient point... Que peut lui vouloir ce Lord ? Pourquoi le retient-il si long tems ? Ces Seigneurs s'imaginent qu'un ouvrier a, comme eux, du tems à perdre. Je suis d'une inquiétude... Il a long-tems causé avec mon pere. . Qu'avoit-il à lui dire ? Mais je ne sais pas pourquoi je me tourmente ainsi : serait-il naturel qu'un grand Seigneur comme lui, vint chez un ouvrier dans l'intention de lui nuire ? Non je ne le crois pas. D'ailleurs je n'ai jamais entendu parler de ce Lord, s'il avait fait du mal tout Londres le saurait. Cependant je ne suis pas maitresse de mon agitation. Ce que nous a dit Franck... La visite de ce Seigneur... des pressentimens... des pressentimens, sur quoi fondés ?.. Que sais-je ?.. Je suis plus allarmée aujourd'hui que je n'ai été de ma vie : mes larmes sont prêtes à couler.

SCENE II.

FRICK, MOLLY.

FRICK.

AVEC qui causes-tu donc ? Quoi, tu es seule !

MOLLY, *se jettant dans ses bras.*

Ah, mon pere !

FRICK.

Qu'as-tu ? Tu pleures ! Qui peut en être cause ? Tes enfans...

MOLLY.

Mes enfans se portent bien, c'est mon mari qui m'inquiéte. Mon pere, vous avez long-tems eutretenu ce Lord, que vous voulait-il ? Que vous a-t-il dit ? Pourquoi vous parler en particulier ?

FRICK.

Il m'a dit qu'il était le meilleur ami de mon gendre, que je pouvais en être certain.

MOLLY.

Lui ? Eh, pourquoi ? A quel propos vous a-t-il dit cela ?

FRICK

FRICK.

Il m'a demandé quelle étoit ſa naiſſance, je n'ai pas cru devoir lui taire la vérité, il m'a paru l'entendre avec intérêt ; il m'a dit de lui envoyer ton mari & qu'il ſeroit auſſitôt chez lui qu'il le pourroit. Sans doute qu'il a de l'ouvrage à lui commander.

MOLLY.

Eſt-ce qu'il ne vous en a pas parlé ?

FRICK.

Non.

MOLLY.

Ce n'eſt ſûrement point cela. Un grand Seigneur qui a beſoin d'un ouvrier l'envoie chercher, & s'il vient dans ſon atelier, c'eſt pour voir ſes ouvrages & non pour s'arrêter à ſavoir ſon hiſtoire & s'informer de détails qui lui ſont abſolument inutiles.

FRICK.

Un grand Seigneur eſt un homme, ainſi qu'un menuiſier ; & rien de ce qui tient à l'état d'homme ne doit lui être étranger. D'ailleurs les bonnes mœurs & la vertu intéreſſent dans tous les états ; & c'eſt ſans doute par le récit des vôtres que j'ai touché Mylord.

MOLLY.

Ah, mon pere ! Les vertus des Grands ſont l'ambition, la vengeance, la ſoif du ſang.

FRICK.

Ces vices ſont le malheur de l'humanité, il n'eſt pas étonnant qu'on les reproche aux Grands qui peuvent faire plus de mal que les autres; mais je ne te citerai que notre Reine pour te prouver que les Grands peuvent avoir des vertus : ce qu'elle a fait à la priſe de Calais eſt digne d'une éternelle mémoire.

MOLLY.

» Et la maîtreſſe de Mortimer à fait périr le » Roi ſon mari dans des tourmens horribles.

SCENE III.

FRICK, MOLLY, FRANCK.

FRANCK.

AH! Je vous trouve à propos, belle Miſtris; vous me voyez au comble de la joie... Où eſt-il donc votre mari... oh! j'ai une grande nouvelle à vous apprendre. Aſſeyons-nous, que je vous conte cela. Mettez-vous là, papa Frick. Je ne ſuis pas un ami froid, voyez-vous; d'ailleurs vous êtes de braves gens, & cela intéreſſe toujours une âme honnête comme la mienne.

FRICK.

De quoi s'agit-il donc Monſieur Franck ?

FRANCK.

Je ſuis ſorti d'ici, enchanté de la probité de votre gendre. Oh ! c'eſt un homme rempli d'honneur. Ces dix marcs qu'il m'a rendus ; c'eſt être honnête cela. Il aurait très bien pu les garder ſans que je m'en fuſſe apperçu.

MOLLY.

Mais Monſieur Franck, qu'eſt-ce donc qui vous étonne là dedans ? Il ne faut pas être tant homme d'honneur pour cela. Il faut ſeulement n'être pas un fripon.

FRANCK.

Tout comme il vous plaira : mais cela m'étonne moi : cela me tranſporte ... Croyez-vous qu'on trouverait beaucoup d'ouvriers & de Marchands de cette bonne-foi là ? Auſſi, ſi vous ſaviez avec quel enthouſiaſme j'ai raconté ce beau trait à Lady Lallin ! Elle en a été enchantée comme moi ... Elle veut vous voir.

MOLLY.

Nous voir ! Et pourquoi ?

FRANCK.

Oh ! c'eſt une belle âme & qui aime ſurtout

la probité. Elle veut abſolument faire votre fortune. Elle a de grands projets ſur vous, ſur vos enfans.

MOLLY.

Mes enfans ! Comment elle ſait que j'ai des enfans, elle y penſe ? Vous me faites frémir Monſieur Franck.

FRICK.

Calme-toi, ma fille ; je ne te reconnois pas, la moindre choſe t'inquiete aujourd'hui.

FRANCK.

Monſieur Frick à raiſon, calmez-vous. Elle ne veut que votre bien ; & la preuve de cela, vous vous ſouvenez que tantôt je vous ai dit quelques mots touchant un projet qui lui étoit paſſé par la tête de vous faire voyager.

FRICK.

Eh bien ?

FRANCK.

Eh bien, tout-à-l'heure, en écoutant le récit que je lui ai fait de vous, de vos tendreſſes mutuelles, de votre médiocrité . . . de votre deſintéreſſement, elle s'eſt attendrie, ſon âme s'eſt ouverte à la généroſité, à la grandeur. Ces bonnes gens, m'a-t-elle dit, leur ſort m'intéreſſe à un point que je ne ſaurais le dire, je veux abſolument qu'ils voyagent,& cela tout au plutôt, je veux que ce jeune-homme devienne le plus

fameux menuisier du Royaume. Monsieur Franck dites leur bien que je le veux, entendez-vous? Je leur donnerai deux cent marcs par an.

MOLLY.

Mais Monsieur Franck votre réponse était toute faite. Nous vous l'avions dite ce matin, vous n'aviez qu'à la lui répéter.

FRANCK.

Sans contredit. Mais vous entendez bien que je me suis gardé de lui faire durement part de votre refus. Vouliez-vous que j'allasse lui donner de l'humeur contre vous ? Les Grands veulent être obéis, & quand malheureusement ils vous veulent du bien, si vous les refusez, bientôt ils vous veulent du mal. Oh ! Je m'y suis pris bien plus adroitement.

FRICK.

Effectivement quand on peut s'épargner le malheur de déplaire, cela vaut toujours mieux, & Monsieur Franck a bien fait de mettre un peu de ménagement dans vos refus.

FRANCK.

Oh je m'en suis bien mieux tiré : vous allez voir. Je lui ai fait entendre que deux cent marcs n'étaient qu'une misere qui ne pouvait pas vous dédommager de ce que vous gagniez ici ; que

quelques honorés que vous ſoyez de ſes bienfaits & de ſa bienveillance, la ſomme étoit trop modique pour vous faire prendre ce parti ; que ſans doute il n'eſt rien que vous ne ſoyez en diſpoſition de faire pour lui prouver votre zèle, votre reſpect & votre reconnaiſſance. Vous voyez, bien que comme cela je ne la révoltais pas, & je l'amenais tout doucement à ce que je voulais.

MOLLY.

Ah ! Monſieur Franck, que je vous ai d'obligations ! Comment reconnaitre ? . . .

FRANCK.

Eh non, vous vous moquez. Eſt-ce que Lady Lallin ne me récompenſe pas de tout ce que je fais pour elle ? . . . Dans cette occaſion-ci c'eſt la ſervir elle-même que de vous rendre contents d'elle.

FRICK.

Eh bien, Monſieur Franck ?

FRANCK.

Enfin, comme elle ne perd pas de vue votre fortune, elle m'a promis qu'elle irait juſqu'à vous donner cinq cent marcs, afin que vous puſſiez voyager plus à votre aiſe. Voilà qui eſt généreux, & c'eſt je penſe, à peu près, tout ce que vous pouvez deſirer.

MOLLY, *étonnée.*

Comment ! C'eſt là ce que vous croyez avoir fait de mieux pour nous ?

FRICK.

Mais Monſieur Franck ce n'était pas tantôt la médiocrité des offres de Lady Lallin qui les leur a fait rejetter, c'était...

FRANCK, *contrefaiſant l'étonné.*

Quoi ! Votre refus avoit d'autres cauſes que l'intérêt ? Il fallait donc me dire vos raiſons, tandis que j'y étais, j'aurais tout obtenu, car elle était dans un moment à convenir de tout avec vous.

MOLLY.

Monſieur Franck, entendez bien, je vous en conjure, que nous n'attendons aucun ſecours de perſonne ; que nous ne deſirons rien au monde, que rien ne peut nous déterminer à ſortir de notre patrie ; & dites bien à Lady Lallin que nous nous trouvons auſſi heureux qu'il eſt poſſible ; qu'enfin il n'eſt point d'offres ſi brillantes qu'elles ſoient, qui puiſſent nous engager à quitter la vie douce & paiſible dont nous jouiſſons ici.

FRANCK.

Encore faut-il donner quelques fortes raiſons pour appuyer votre refus ; car enfin c'eſt lui manquer trop eſſentiellement que de rejetter à pro-

pos de rien une offre ſi avantageuſe. Elle vous aime tant, qu'elle pourrait ſe trouver fort offenſée de voir que vous avez de la répugnance à accepter ſes bienfaits.

FRICK.

De la répugnance ?

FRANCK.

De la répugnance, oui. Cela y reſſemble : moi, je ſuis obligé de vous le dire en honnête homme.

MOLLY.

Vous me demandez quelques fortes raiſons. En voici de convaincantes. J'ai un enfant de trois ans, un autre que je nourris encore : voulez-vous que par intérêt, j'aille riſquer la vie de toute ma famille dans un âge auſſi tendre ? Voulez-vous que nous abandonnions notre pere, un vieillard de ſoixante & dix ans, qui ne s'eſt jamais occupé que de nous & de notre bonheur ; qui s'eſt ſacrifié pour nous donner une éducation convenable à notre état, & qui n'exige de notre reconnaiſſance, que de nous voir le reſte de ſa vie jouir paiſiblement de ſes bienfaits ? Oui, mon pere, je vous le jure encore, & mon époux ne m'en dédira point, nous ne vous quitterons jamais, la naiſſance & l'amour nous en impoſent la loi ; mais croyez que ce dernier ſentiment ſuffirait ſeul, quand même vous ne nous ſeriez rien.

FRANCK.

Oui, voilà des raiſons... Vous aimez votre

pere ... Vous aimez vos enfans ... Je l'avais prévû. Je l'ai dit d'avance pour vous à ma généreuse maîtresse, mais cela ne l'a pas arrêtée ; elle veut prendre soin de vos enfans, elle veut s'en charger, & les faire élever avec son fils qu'elle aime tendrement. A l'égard du bon papa, elle est convaincue qu'en voyageant avec aisance, le changement d'air ne peut lui être que très favorable, que la grande dissipation le fera vivre des années de plus. Que voulez-vous ? Elle voit comme cela ; ce n'est pas ma faute à moi. Que diantre peut-on objecter à quelqu'un qui fait tout pour vous, & qui parle avec ce desir là de vous voir heureux?

FRICK.

Monsieur Franck, mais tout ce que vous me dites-là me paroit incompréhensible.

FRANCK.

Vous pouvez vous en assurer dès aujourd'hui même.

MOLLY.

Et comment?

FRANCK.

Elle vous attend ce soir, quand tous vos compagnons seront sortis, que vous n'aurez plus d'ordres à donner, qu'enfin vous serez libres ; elle compte que vous irez tous la voir, la remercier,

prendre enſemble des arrangemens, que vous lui menerez vos enfans ; vous ne pouvez vous en diſpenſer, elle le déſire, elle y compte &... (*à Molly.*) Vous y viendrez, n'eſt-ce pas ?

MOLLY, *embaraſſée.*

Je ferai ce que mon pere & mon mari voudront.

FRANCK.

Oh ! ils le voudront, ils le voudront ; cela ſerait trop marqué. Moi je vous parle en ami ; N'allez pas bleſſer ſon orgueil, c'eſt la partie délicate chez les grands Seigneurs... Elle a de puiſſants amis ; elle eſt femme à ne vouloir pas avoir le démenti d'une bonne action qu'elle entreprend... Et ſi par hazard elle alloit obtenir un ordre pour vous faire voyager malgré vous... Ecoutez, elle eſt grande, elle eſt généreuſe ; mais elle eſt violente.

MOLLY.

Le malheur eſt une épreuve qui manque rarement à la vertu ; j'eſpere du Ciel la grace de la ſoutenir.

FRANCK.

Au ſurplus, vous voilà bien avertis : moi, j'ai cru faire tout pour le mieux. Penſez-y ſérieuſement, je n'ai d'autre intérêt en vue que le vôtre. Je ne peux reſter plus long tems ; j'ai de l'argent à donner de ſa part à deux familles indigentes. A ce ſoir : d'ici-là vous vous conſulterez. (*à part en s'en allant.*) Hon ! j'ai bien peur qu'il n'en faille venir aux grands expédiens. (*Il ſort.*)

SCENE IV.

FRICK, MOLLY.

MOLLY.

LEs voilà donc ces vertus des Grands ! Tyrans jusques dans leurs bienfaits, rien ne leur doit résister ; ils veulent qu'on sacrifie sans remords la vie des vieillards & des enfans.

FRICK.

Quelque raison secrette la fait agir.

MOLLY.

Sans doute, mon pere ; & si elle nous étoit connue, nous verrions toute la bassesse de son âme cachée sous son apparente générosité.

FRICK.

Il faut cependant nous résoudre à lui obéir, sans quoi elle effectuera ses menaces.

MOLLY.

Et mon mari nous abandonne en ces cruels momens !

FRICK.

C'est peut-être un bonheur : sa sensibilité dont il n'eut pas été le maître, auroit pu le faire répondre avec moins de douceur & de ménagement que toi.

MOLLY.

Quoi, mon Pere! Eſt-ce que vous voudriez lui cacher ce qui vient de ſe paſſer?

FRICK.

Non, ſurement. Il y a même des meſures à prendre avec lui pour éviter les effets de la méchanceté de cette femme. Mais laiſſe-moi le ſoin de l'en inſtruire.

MOLLY.

Le voici.

SCENE V.

THOMAS, *mis proprement*, FRICK, MOLLY.

MOLLY.

COMME te voilà échauffé, mon ami! pourquoi revenir ſi vîte?

THOMAS.

Pour te revoir plutôt, chere Molly.

FRICK.

Eh bien, que te vouloit ce Lord?

THOMAS.

Il n'eſt pas rentré, je ne l'ai pas vu.

MOLLY.

C'était bien la peine de te faire perdre toute une matinée.

THOMAS,

Je parierais que ce n'eſt pas ſa faute. D'ailleurs qui ne nous fait point attendre ? Mais il m'a envoyé dire qu'il était retenu plus qu'il ne comptait, que je m'en revinſſe, & que je l'attendiſſe à ma boutique, qu'il viendrait m'y trouver.

MOLLY.

Quelle grande affaire peut-il donc avoir à traiter avec toi ?

THOMAS.

Je n'en ſais rien, mais je la crois bonne. Un Grand auſſi humain, auſſi affable, auſſi aimé dans ſon domeſtique, ne recherche point un homme de mon état ſans de grandes raiſons.

MOLLY.

Il ſuffit qu'il ſoit frere de Lady Lallin, pour que je m'en défie.

THOMAS.

Ah ! quelle différence ! Si tu voyois avec quel amour, avec quel intérêt il eſt ſervi ; comme

dans ſon abſence même ſes gens ſont occupés de lui, cherchent à prévenir ce qui pourra lui plaire, avec quelle tendreſſe ils en parlent. Ce ſont ceux qui ſervaient ſon pere ou leurs enfans; & ſi les places qu'il a fait avoir à quelques-uns d'eux, ſelon leurs talents, le forcent d'en prendre de nouveaux, ou ils ne reſtent pas long-tems, ou ils prennent bientôt le même eſprit.

MOLLY.

Ce n'eſt pas là l'hiſtoire de Lady Lallin, qui en change pluſieurs fois par an à ce qu'on dit.

THOMAS.

Il eſt vrai. Je ne ſais que Franck qui y ſoit reſté depuis près de deux ans.

MOLLY.

» J'en dirais bien la raiſon, mais tu m'accu-
» ſerais d'être méchante.

FRICK.

Puiſque tu attends Mylord, implore donc ſa protection contre ſa ſœur, qui nous a fait preſſentir par ſon agent Monſieur Franck, qu'elle obtiendroit un ordre pour nous faire quitter l'Angleterre ſi nous n'acceptions pas cinq cent marcs par an, qu'elle nous a fait offrir de nouveau pour nous en éloigner.

THOMAS.

Mais quel peut être ſon motif ? Eſt-ce que Franck ne vous a pas laiſſé entrevoir ? . .

MOLLY.

Elle veut prendre ſoin de nos enfans ; elle veut que nous allions chez elle ce ſoir avec eux, elle nous attend . . . Eſt-ce que tu les y meneras, mon ami ?

THOMAS.

Ses offres, quelque ſource qu'elles ayent, méritent nos remercimens. Nous ne pouvons nous en diſpenſer; elle eſt d'un rang qui mérite nos reſpects.

MOLLY.

Nous n'irons pas, ſi tu m'en crois. La vertu peut m'en impoſer, mais jamais la grandeur.

THOMAS.

Cette maxime eſt trop forte, chere Molly ; la diſtinction des états n'eſt point une chimère.

MOLLY.

Nous l'éprouvons bien, c'eſt une tyrannie.

THOMAS.

Tu te trompes encore en prenant l'abus pour la choſe même.

SCENE VI.

Lord KISTON, FRICK, THOMAS, MOLLY.

Lord Kiſton ſuivi d'un de ſes gens qui porte une caſſette & ſe retire après la lui avoir remiſe.

Lord KISTON.

JE ſuis bien fâché de vous avoir fait prendre une peine inutile, Monſieur Thomas; mais des formalités que je ne prévoyais pas m'ont retenu jusqu'à préſent.

THOMAS.

Vous êtes trop bon, Mylord.

Lord KISTON.

Qu'on me donne cette caſſette. Mettez-vous ainſi que moi près de cette table. Aſſeyons-nous. (*Ils ſe regardent & n'oſent s'aſſeoir, Milord leur en fait ſigne deux fois, à la ſeconde ils obéiſſent.*) Aſſeyez-vous, je vous prie. Cette caſſette étoit dépoſée aux enfans trouvés, & contient les preuves de votre état.

MOLLY.

Qu'entends-je?

THOMAS.

THOMAS.

O Ciel !

Lord KISTON.

Lisez sur le dessus.

THOMAS *lit.*

» Cette cassette ne doit être remise qu'au Lord
» Kiston en personne, & s'il venait à mourir, à
» son plus proche héritier. Mil trois cent vingt.

FRICK.

Mais, Mylord, à peine étiez-vous né ?

Lord KISTON.

C'est de mon pere qu'il est question. Vous serez bientôt instruits pourquoi elle n'a pas été retirée plutôt. Voici maintenant la lettre que j'ai trouvée dans les papiers de mon pere & dont le double est dans la cassette : lisez l'une M. Thomas, je vais donner l'autre à votre beau-pere.

(Il donne à Thomas la lettre qu'il a tirée de sa poche, puis il ouvre la cassette & en donne la lettre à Frick.)

THOMAS *lit.*

» La derniere révolution m'apprend, mon cher
» Lord, ce que je dois craindre ; & la foiblesse du
» Roi, pour qui nous nous sacrifions mon pere
» & moi, est peu propre à me rassurer. Je prends
» un parti extrême pour sauver ce qui me reste
» de plus cher au monde. Je persuade à Mylady
» que son fils unique est mort & je le fais élever

» aux enfans trouvés ſous le nom de Thomas, » au lieu de celui de Hugues, ſous lequel il a » été baptiſé ; ſi nous venons à bout de pacifier » l'Angleterre, je le retirerai bientôt ; ſi les » troubles augmentent, comme je le prévois, » & que nous y ſuccombions, je le recomman- » de à votre amitié. Quelque négligée que ſoit » ſon éducation, il en ſaura toujours aſſez pour » défendre ſa Patrie ; & notre exemple doit lui » apprendre à ne pas craindre d'expoſer ſa vie » pour être fidéle à ſes maitres. Vous trouverez » dans la caſſette que j'ai fait porter aux enfans » trouvés, le double de cette lettre, mon con- » tract de mariage avec Lady Clare, niéce du » Roi, & quelques pierreries dont il peut avoir » beſoin s'il n'hérite pas de nos biens. HUGUES » SPENCER fils, Comte de Gloceſter.

FRICK.

C'eſt abſolument la même choſe.

Lord KISTON.

Vous êtes le fils & l'héritier du Comte de Gloceſter ; par conſéquent Lord dès votre naiſſance.

MOLLY.

Ah ! Mylord eſt-il bien poſſible ? Que ne vous devons-nous point !

THOMAS.

Mylord, que de grâces à vous rendre !

Lord KISTON.

Je me dois maintenant de vous rendre compte de ce qui a empêché que vous ne fussiez plutôt retiré. Mon pere était intime ami du vôtre, vous en pouvez juger par la lettre que vous venez de lire; il fut compris dans sa disgrace après la prise de Bristol & exilé en Guyenne par la Reine. Il avoit souvent fait solliciter son rappel, sans l'obtenir : je demandai de l'emploi dans les guerres que le jeune Roi Edouard entreprit en France & en Bretagne; il me vit souvent, surtout à Creçy & à Calais, où quelques actions brillantes me firent remarquer; il me permit de revenir à Londres, me rendit le titre de Lord que mon pere que je venais de perdre avait toujours porté, il me fallut aller mettre ordre à sa succession. Je trouvai cette lettre dans ses papiers. Je me suis hâté de vous chercher en arrivant ici, & avant tout de vérifier les faits, pour ne vous pas donner une fausse joie.

MOLLY.

Que je suis contente, mon cher ami! Nous allons être en état de faire tout le bien dont nous trouverons l'occasion.

THOMAS.

Ah! je te reconnois, ma chere Molly; voilà le premier cri d'une âme sensible. Oui, nous ferons des heureux; c'est le plus beau partage

de la grandeur. Nous connoiſſons la pauvreté ; nous en ſerons touchés ; nous avons ſenti des peines, nous les croirons facilement dans nos ſemblables.

FRICK.

Veux-tu m'en croire, Thomas ?

THOMAS.

Vous ſavez que je m'en ſuis toujours fait un devoir.

FRICK.

Garde ces diamans pour te procurer quelque aiſance, & jette dans la tamiſe le contrat & la caſſette. Tu vas porter un nom déteſté. Vois la fin de ton pere & de ton ayeul, & quelle récompenſe ils ont reçu de leur attachement au Roi. Vois, au ſein de la faveur même, ton pere trembler pour tes jours, être obligé de te cacher & de te faire élever parmi les enfans les plus obſcurs de la nation. (*montrant le Lord Kiſton.*) Vois Mylord, ſon pere étoit ami du tien, il eſt compris dans ſa diſgrace ; après vingt ans il n'a pas même la liberté dont jouit le dernier des Anglais & ne ſerait peut-être pas encore dans la capitale ſi une circonſtance heureuſe n'eut fait voir au Roi ce qu'il perdait dans un ſujet comme lui. Mon ami, les grandes places ſont pour les grands hommes ; mais les grandes peines le ſont auſſi. Compare ton état, ſimple mais honnête, avec celui d'un Lord, tu trouveras tout l'avantage de ton

côté. Manques-tu du néceſſaire ? Trembles-tu pour tes enfans? Eſt-tu malheureux dans ton ménage? Non, me diras-tu. Eh bien, mon ami, voilà les vrais biens, les autres ne ſont qu'une chimere inventée par l'orgueil & la vanité.

MOLLY.

Mon pere quand vous m'avez donné un époux, je n'ai point recherché la naiſſance, vous le ſavez. Mon cœur a volé au-devant de votre choix, & je n'ai vu que ſon amour & ſes talens. Le fils d'un Lord peut ſe trouver chez un menuiſier, Thomas en eſt la preuve, mais il eſt un lâche s'il y reſte. Il eſt comptable à lui-même, à ſon Roi, à ſa Patrie de tout le bien qu'il aurait dû faire. Il ne doit plus ſe regarder alors, mais le rang où il eſt placé; les devoirs qu'il eſt obligé de remplir & la Nation qui, toute entiere, a les yeux ſur lui. Que ſavez-vous ſi Thomas Spencer ne fera point oublier les crimes de ſes peres ? » S'il ne ſera point le Héros de l'Angleterre, » comme ils en ont été les tyrans? La carriere » qui s'ouvre devant lui eſt pénible ſans doute, » mais il s'y préſente avec avantage, & nous n'en » pouvons voir les bornes. Va, cher époux, en- » tres-y avec confiance; cours où l'honneur t'ap- » pelle; ſois un ſoutien de l'état & des loix «. Si j'en juge par tes vertus tu ſeras bientôt au pair de ce que l'Angleterre a jamais eu de plus grand.

Lord KISTON.

» Vous avez raiſon, belle Miſtriſſ: de plus,

» on a jugé des crimes des Spencer par leur sup-
» plice, & l'on a oublié toutes les qualités qui
» les rendaient recommandables «.

F R I C K.

Mais encore en faut-il les moyens.

Lord KISTON.

Je ne doute pas que le Roi ne lui faſſe rendre tous ſes biens dès qu'il ſaura qu'il exiſte, & j'emploirai tout mon crédit pour les lui faire obtenir.

M O L L Y.

Il n'y a donc plus de difficultés. Sa fortune égalera ſa naiſſance ſi Mylord réuſſit.

F R I C K.

Plus de difficultés ! J'en prévois de cruelles, mon enfant. Dans ce moment tu ne vois que l'élévation de ton mari. Tu n'es frappée que du déſir d'en voir rejaillir ſur toi toutes les douceurs.

M O L L Y.

Je ne m'en défends pas mon pere ; mais quand j'en devrais être la victime je ne le conſeillerois pas autrement.

Lord KISTON.

C'eſt peut-être ce que vous avez à craindre.

THOMAS.

Que dites-vous, Mylord ? Moi, je ferais le malheur de ma chere Molly !

Lord KISTON.

Je ne vous cacherai pas que j'appréhende que vous n'y soyez contraint. Un Lord ne peut se marier sans la permission du Roi. Donc suivant les loix, votre mariage est nul. D'ailleurs la fille de Thomas Frick menuisier, toute vertueuse, toute sage, toute respectable qu'elle est, ne peut convenir au Lord Spencer. Il n'y a pas d'exemple de mésalliance dans le Royaume; jugez si l'on commencera par vous les autoriser.

MOLLY.

Ah, Ciel ! que nous apprenez-vous ?

FRICK.

» Voilà, ma fille, ce que je n'osais te faire » connaître. Quel sera ton sort? Celui de tes » enfans!

MOLLY.

» Ah ! de quel coup venez-vous de m'acca- » bler ? Mais non, Mylord ne nous montre en- » core que des craintes. Quand le Roi saura l'é- » venement qui rend l'état à mon époux ; quand » il sera instruit de la légitimité de nos nœuds, » enfin quand on lui dira que je suis mere, il ne

» voudra plus nous séparer ; il est lui-même époux
» & pere. Mais quand même, contre mon espoir,
» il le faudrait absolument, oui j'y consentirais
» encore. Va, cher Thomas, suis notre vaillant
» Monarque dans la route brillante que son cou-
» rage lui a tracée; va partager les lauriers dont
» il se couronne. Comme Mylord, à force de
» vertus, mérite sa confiance & ses bontés : son
» exemple doit être ta regle ; tandis que son pere
» languit dans un exil peu mérité, il brigue l'hon-
» neur de verser son sang pour sa patrie, & la con-
» traint par sa valeur à réparer ses injustices. Voilà
» la conduite que tu dois tenir, voilà ton modele.
» Voudrois-tu rougir devant ton semblable ?

THOMAS.

» Chere Molly, j'aurais à rougir bien davan-
» tage si j'étois époux barbare & pere dénaturé «.
Mylord, vos grandeurs sont trop cheres à ce prix.
Je suis lié par le nœud le plus saint, rien ne sau-
rait le rompre que la mort. Ce vieillard respec-
table, plus mon pere que celui qui m'a aban-
donné, après m'avoir donné l'être, a tout fait pour
moi, il m'a tiré de l'état de honte & de misere où
j'étais oublié. Il m'a partagé son pain qu'il ne
gagnait qu'à la sueur de son front, sans savoir
si je pourrais le lui rendre un jour; enfin il m'a
donné sa fille unique dans l'espoir que je ferais
son bonheur & deviendrais le soutien de sa vieil-
lesse. Le Ciel a béni cette heureuse union : & de-
puis quatre ans je me vois pere de deux fils, &
vous voulez, Mylord, qu'oubliant tant de bien-

faits, j'abandonne mon beau-pere, j'ôte l'état à mes enfans & déshonore ma femme ? Non, Mylord, renfermons dans la famille ce trifte fecret, & que toute l'Angleterre ignore qu'il exifte un defcendant du malheureux Spencer.

MOLLY *triftement.*

Que parles-tu, mon ami, de me déshonorer ? Je ne faurais être coupable au jugement du Ciel, ni vile aux yeux des hommes. Si j'étais la feule... Mais, Mylord. pardonnez : je fuis mere ... Ah, Mylord ! la force m'abandonne... Je ne me permet plus qu'un mot... Achevez ce que vous avez commencé.

Lord KISTON, *fe levant.*

Je le dois, belle Miftriff, & je ne négligerai rien pour affurer votre commun bonheur.

MOLLY.

Ne vous occupez-point de moi, Mylord. Quel que foit mon fort on ne m'entendra jamais m'en plaindre. Mais, Mylord, mes enfans ... mes enfans...

THOMAS.

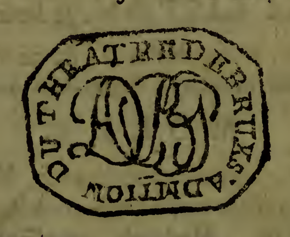
Raffure-toi, chere amie, la premiere des loix eft l'humanité ; il n'en exifte point qui puiffe la détruire : & s'il était des cœurs affez barbares pour méconnaître fa voix, l'âme d'un pere eft au-deffus de tout pouvoir. Mylord vous connaiffez la mienne. On peut à fon gré régler mon état ; mais on ne me fera jamais changer celui de mes enfans.

Lord KISTON.

Soyez ſûrs qu'il ne dépendra pas de moi que tout ne s'arrange à votre plus grande ſatisfaction.

(Molly ſe jette ſur la main du Lord ſans rien dire, il le ſouffre avec un geſte d'affection & d'intérêt qui a l'air de promettre toute choſe à cette famille eplorée ; Thomas lui prend l'autre main, & ils le reconduiſent avec l'expreſſion d'une douleur muette.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

THOMAS *arrive seul, pensif, agité, marche & dit quelques mots au hazard.*

OUBLIE ta femme ... (*il se promène*) oublie tes enfans ... (*Il se promene encore ; ensuite il s'assied, comme par distraction & dit :*) Comme si on pouvait changer d'âme en changeant d'état !

(*Il se releve & va s'asseoir dans un coin du Théatre, de maniere que Frick en entrant peut ne le pas appercevoir.*

SCENE II.

THOMAS, FRICK.

FRICK.

OU mon gendre peut-il être allé, il s'est levé de table tout d'un coup &, nous a quittés sans rien dire ... Jones ..., Jones ...

SCENE III.

Les précédens, JONES.

JONES, *encore dans l'éloignement.*

MOnſieur... (*il arrive*) Me voilà, Monſieur.

FRICK, *avec le ton du myſtère.*

Ecoute, Jones. Qu'eſt-ce que ma fille diſait là-dedans, quand elle a parlé tout bas.

JONES, *auſſi ſur le même ton.*

C'eſt que vous ſavez bien qu'en regardant ſes enfans, elle s'eſt miſe à pleurer. Juſtement Mr. Thomas s'eſt levé de table dans ce moment-là; elle a cru que c'étaient ſes larmes qui l'avaient fait s'en aller, & elle a dit tout bas qu'elle avait eu tort de pleurer, & qu'à préſent elle ferait en ſorte de cacher ſa douleur, puiſque cela lui fait tant de peine.

FRICK.

Et où eſt-il donc, ton maître?

JONES.

Il eſt rentré par la boutique. (*l'appercevant & le montrant à Frick*). Eh! tenez, tenez.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

FRICK. THOMAS.

FRICK.

AH! te voilà. *(Thomas se leve)* Venez donc vous remettre à table, mon ami, vous n'avez pas soupé.

THOMAS.

Je n'ai pas d'appetit mon pere.

FRICK.

Voilà la premiere fois que j'ai vu la tristesse & le dégoût à nos repas.

THOMAS.

Je n'etais pas un Lord.

FRICK.

Venez donc votre femme vous attend.

THOMAS.

Ma femme... Elle me perce le cœur ma pauvre femme.

FRICK.

Elle serait venue elle-même vous chercher; mais elle est avec ses enfans.

THOMAS.

Ses Enfans . . . Les miens, mon pere.

FRICK.

Ah, mon fils . . . tu les a vus & les a quittés ſans leur rien dire.

THOMAS.

J'étais préoccupé, je penſais. . .

FRICK.

Viens donc, tu ne leur as pas fait la moindre careſſe.

THOMAS.

Ce ſont là les premiers fruits des richeſſes & de la grandeur.

FRICK, *regardant par l'allée.*

J'entends du bruit. C'eſt un domeſtique de Lord Kiſton.

SCENE V.

MOLLY, THOMAS, FRICK.

MOLLY.

MON ami, voilà une lettre qu'un des gens de Milord t'apporte avec beaucoup de précipitation.

THOMAS, *héſitant d'ouvrir la lettre.*

Cette lettre va donc décider de notre ſort.

MOLLY.

Elle peut auſſi cauſer tout ton bonheur. Donne je la lirai, il ne nous écrirait pas avec tant de promptitude pour nous annoncer de mauvaiſes nouvelles.

THOMAS.

» Tiens, puiſſe-tu ne te pas tromper.

MOLLY, *lit.*

» J'ai parlé au Roi, mon cher Lord ; (*en s'interrompant.*) Mon cher Lord, ce mot eſt de bon augure. (*Elle continue de lire.*) » Il a été charmé » qu'il exiſtât un héritier d'une maiſon qui a ſervi » ſon pere avec tant de zele. Il vous rend votre » rang & vos biens ; à l'égard de votre mariage » il eſt nul de droit, & ce que j'ai pu lui dire » ſur cet article ne m'empêche pas de croire qu'il » le fera caſſer. » Ah ! Ciel ! (*Elle laiſſe tomber la lettre & tombe elle-même ſur une chaiſe de paille qu'elle renverſe ſur Frick qui la releve.*)

FRICK.

Ah ! Ma fille !

THOMAS, *courant à elle & la relevant dans ſes bras.*

Chere Molly ! Je devais prévoir cet accident & ne pas lui laiſſer lire cette fatale lettre.

MOLLY.

Je n'ai pas été maitreſſe de mon ſaiſiſſement, Mylord, car je ne peux plus vous donner d'autre nom ...

THOMAS.

Ah, Molly ! Je ſuis toujours ton amant & ton époux ... Périſſent toutes les Grandeurs s'il faut les acheter aux dépens de ces titres ſacrés.

MOLLY.

Ne nous abuſons point, mon cher ami, le plus grand bonheur qui puiſſe t'arriver maintenant eſt de m'oublier. Souviens-toi ſeulement de tes enfans, ils ſeront mon unique conſolation dans la retraite que je vais choiſir. Ils me préſenteront toujours ton image. Puiſſent-ils un jour imiter tes vertus.

THOMAS.

Chere épouſe, j'oſe encore eſpérer. Peut-être que Mylord n'a pas bien inſtruit le Roi du bonheur de notre union ; peut-être qu'en un autre tems il nous accordera ce qu'il refuſe aujourdhui. Pourrait-il en m'approchant de lui, vouloir cauſer le malheur de ma vie.

FRICK.

Je ne te ferai point de reproches, ma chere Molly ; mais que tu te ſerais épargnée de peines ſi tu avais laiſſé ton mari ſuivre mon conſeil !

MOLLY.

MOLLY, *se levant.*

Je l'en empêcherais encore, mon pere; non pour affecter une vaine insénsibilité que mon cœur dément, mais pour voir mon époux à sa véritable place: enfin nous serons les seuls malheureux qu'il ait fait dans l'Angleterre & j'entendrai toutes les bouches retentir de ses louanges & publier ses bienfaits. Je l'avouerai, cette idée seule console mon ame, l'élève & me donne la force de supporter mes malheurs. Oui, mon chere Thomas, s'il est encore quelque bonheur pour moi, quand je ne te verrai plus; ce sera d'apprendre que tu la justifies.

THOMAS.

Helas! Molly.

FRICK.

Mes enfans, pourquoi vous attendrir sur des événements qui sont encore incertains. Attendons avec confiance & soumission ce qu'il plaira au Roi d'ordonner de notre sort.



SCENE VI.

FRANCK, MOLLY, FRICK, THOMAS.

FRANCK.

VOUS me voyez dans la plus grande affliction. Je vous l'avais prédit. Lady Lallin eſt furieuſe, ſur ce que je lui ai raconté que vous refuſiés ſes dons. Sur ce qu'elle a vû que vous ne veniez pas même l'en remercier ce ſoir avec vos enfans, comme elle l'eſpérait, elle vient d'obtenir un ordre pour vous faire paſſer à Calais avec toute votre famille, & l'on va venir inceſſamment le mettre à éxécution.

MOLLY.

» Je m'étois bien trompée en croyant mes
» malheurs à leur comble !

THOMAS.

O ma chere Molly, ſens-tu notre bonheur ? Nous ne ſerons point ſéparés. Monſieur Franck, que Lady ſe hâte de nous faire ſignifier cet ordre, on nous trouvera prêts à partir. Va, chere épouſe, va prendre ce qui eſt abſolument néceſſaire pour tes enfans & pour toi, & qu'il n'y ait aucun re-

tardement dans notre obéïſſance. Mon pere nous ſuivra dans quelques jours, quand il aura mis l'ordre néceſſaire à nos affaires.... Il eſt donc des ſituations où l'éxil même eſt une faveur !

MOLLY.

Eh quoi, tu veux...

FRICK.

Oui ma fille, il doit agir en homme. Forcée de choiſir entre les préjugés & la nature, toute ame ſenſible n'a qu'un parti à prendre.

FRANCK.

Mais écoutez, vous pourriés vous cacher pendant quelque tems, on trouverait peut-être moyen de fléchir Milady.

THOMAS.

Moi, me cacher ! Cet ordre comble mes vœux. Je ne l'attends pas avec tranquilité mais avec joye. Eh vas donc, chere Molly, tu ne feras point aſſez tôt prête.

MOLLY.

Y penſes-tu bien, mon cher Thomas ?

THOMAS.

Comment, ſi j'y penſe ? C'eſt ce qui pouvait nous arriver de plus heureux, dans la conjoncture où nous ſommes.

MOLLY.

Ton parti eſt pris, je le vois. Il faut que je prenne le mien.

(Elle ramaſſe la lettre qu'elle a laiſſé tomber quand elle s'eſt évanouie & ſort.

SCENE VII.

FRANCK, THOMAS, FRICK.

FRANCK.

MAIS pourquoi faire tête à l'orage, tandis que vous pouvez le conjurer ?

THOMAS.

Je vois que vous voudriez ſauver un crime à Mylady, & que par une fuite volontaire nous lui évitaſſions la honte de nous faire ſignifier un ordre ſurpris au Roi ſur un faux expoſé ; mais par un hazard imprévu ſa fauſſeté même nous eſt utile. Ainſi Monſieur Franck ſi elle vous a envoyé pour épier l'effet que cette nouvelle ferait ſur moi, vous en avez été le témoin, vous lui pouvez aller rendre compte.

FRANCK, *à part.*

Ce diable d'homme eſt ſorcier. (*haut*) Vous avez une étrange idée de ma probité Monſieur Thomas.

FRICK.

Vous trahiſſés donc Milady en venant nous révéler un ſecret que nous ne devions apprendre qu'au moment de l'éxécution ?

FRANCK.

C'eſt cela même. Je vous ai connu chez Milady j'ai plaint votre ſort, & j'ai cru vous rendre ſervice en vous avertiſſant.

FRICK.

Quelle confiance pourrions-nous prendre en lui ? Il s'avoue encore plus mépriſable que tu ne le ſupoſais.

FRANCK.

» Vous croyés donc Monſieur Frick qu'on peut
» voir , ſans ſouffrir, opprimer la vertu ?

THOMAS.

» Un autre que moi dirait peut être, oui, quand
» on vous reſſemble.



SCENE VIII.

FRANCK, FRICK, THOMAS, UN SERGENT, DEUX ARCHERS.

FRANCK.

MAIS on apporte l'ordre du Roi (*au Sergent*) Monſieur placés vos gens de façon que perſonne n'entre ni ne ſorte. (*à Thomas*) & vous préparés-vous à obéir.

THOMAS.

Tu changes de langage maintenant que tu vois ta noirceur authoriſée d'un ordre reſpectable. Si quelque choſe pouvait l'avilir ce ſerait de t'en voir l'organe.

FRICK.

Tu voudrais que nous fuſſions aſſez imprudents pour chercher à nous y ſouſtraire, mais nous allons obéir.

FRANCK.

Vous n'avez pas voulu que Lady fut votre bienfaitrice, vous l'avez rendue votre ennemie.

THOMAS.

En ce moment, ſon inimitié eſt un bonheur

pour nous, & quelque part que nous ſoyons, nous y ſerons ſûrement plus heureux qu'elle ne l'eſt ici.

FRANCK.

Comment cela ?

THOMAS.

Nous n'aurons point de remords.

FRANCK.

Comment ! Vous oſez inſulter Lady Lallin : vous n'êtes encore que des ingrats, prenez garde de vous rendre plus coupables.

THOMAS.

Malheureux ; ſi je diſois un mot, je te ferais tomber dans l'abyme que tes ſcélérateſſes ont ouvert ſous tes pas. Si l'ordre qu'on vient m'annoncer ne rempliſſait le plus doux de mes vœux ; ſi j'écoutais la voix du ſang qui circule dans mes veines . . . . Mais non, parle, parle infâme. Ton impudence & ta baſſeſſe te mettent au deſſous de ma vengeance. . . .

FRANCK, (*au Sergent.*)

» Monſieur ces gens là s'appretent à devenir re-
» belles, donnés s'il vous plait vos ordres en con-
» ſéquence.

THOMAS.

Je vous ai déja dit que nous allions obeir. Ma

» femme eſt allée préparer ce qui nous eſt abſolu-
» ment neceſſaire pour notre départ. Vous mon pere écoutés. (*Il lui parle bas.*)

FRANCK, *à part.*

Cette lenteur là m'inquiête, j'ai heureuſement pourvû à tout, mais on tarde bien à venir faire cette ſeconde expédition.

FRICK.

Oui tu as raiſon, mon fils, notre Patrie ſera partout où nous vivrons enſemble.

THOMAS,

Allés de grace, allés voir ſi ma femme a bientôt fini. (*Frick ſort.*)

SCENE IX.

FRANCK, THOMAS, LE SERGENT, LES ARCHERS.

THOMAS *à part.*

ME priver de ma femme, de mes enfans! Jamais, jamais.

FRANCK, *à part.*

Que diantre! On n'arrive point. Tout ceci ne va pas auſſi vite que je l'imaginais, je commence à craindre quelque retour fâcheux.

THOMAS, *à part.*

Cet ordre obtenu pour me faire ſortir d'Angleterre m'étonne à un point ! . . . On aura trompé le Roi, on lui en aura impoſé : tant de gens ſont zélés pour faire le mal ! Lady les paye de mon bien. Ah ! qu'elle le garde, qu'elle le garde.

SCENE X.

FRICK, FRANCK, THOMAS, LE SERGENT, LES ARCHERS.

FRICK.

MON ami, ta femme n'eſt ni dans ſa chambre ni dans la boutique.

THOMAS.

O ciel ! Et mes enfans ?

FRICK.

Jones m'a dit l'avoir vu ſortir tenant dans ſes bras celui qu'elle nourrit, l'autre eſt dans la boutique avec lui.

THOMAS.

Et avez-vous vu quelques préparatifs de départ ?

FRICK.

Pas le moindre.

THOMAS.

Je m'y perds, où peut-elle être allée?

FRICK.

Je ne ſaurais l'imaginer.

THOMAS.

Je frémis. (*à Franck*) Si l'on avait eu la ſcélérateſſe... Dieux! Quel affreux ſoupçon! Tremblés qu'il ne ſe vérifie.

FRANCK.

Quel eſt-il ce ſoupçon?

THOMAS.

Qu'on a fait enlever ma femme. Si le moindre bruit, le moindre cri, l'avait pu juſtifier, vous ne feriés déjà plus.

SCENE XI.

Les Acteurs précédens, JONES.

JONES, *accourant & criant.*

MONSIEUR Thomas, Monſieur Thomas voilà des hommes qui emportent votre fils.

THOMAS, *s'écriant & sortant avec Jones.*

Ah dieu ! Ah dieu !

FRANCK.

Bon ! Il sort, voilà ce que nous demandions.

(Il sort en courant avec le Sergent & les archers.)

SCENE XII.

FRICK, *seul tendant les bras à la coulisse.*

MEs enfans !.. Mes enfans !.. Mon fils !.. Ah ciel !

(Il se laisse tomber de foiblesse & d'effroi sur une chaise.)

Il va se perdre. On me l'enlève, on me les enlève... Ma fille ! Helas tout est fini pour moi. L'effroi épuise le peu de force qui me restait. O la plus barbare, la plus cruelle de toutes les femmes, que t'avons-nous fait ?.. Mais ciel, me trompai-je ? Non, c'est lui, c'est mon fils que je revois. Mon fils ! Mon cher enfant !

❦

SCENE XIII.

FRICK, THOMAS, LE SERGENT.

THOMAS, *d'une voix étouffée, tremblant de colere, le col de ſa chemiſe défait, comme un homme qui ne ſe connait plus, tenant d'une main ſon fils & de l'autre un inſtrument de ſon métier.*

LE voilà... le voilà mon enfant.. l'indigne Franck !... Ils ont pris la fuite, les lâches.... Ma femme ... Je ne la vois point... (*au Sergent*) vous m'avés ſecouru.... Ce ſont des malheureux ... ſans vous ... je ſuccombais ... ma femme ... gardez bien mon fils, le voilà ... Je vais ... Où la chercher ? Ma femme.... Mon enfant .. Jentends, je vois ſa mere.

SCENE XIV.

FRICK, THOMAS, LE SERGENT, MOLLY.

MOLLY, *au comble de la joie.*

AH Ciel! ah mon ami, mon ami...

THOMAS *égaré.*

Où eſt mon fils? Où eſt mon fils?

MOLLY.

Tous nos voiſins ſont aſſemblés... Je le leur ai donné... Ils m'ont parlé .... Je n'ai rien écouté... Je viens. ... Ah! quelle joie! Je viens de parler au Roi.

FRICK.

Au Roi! Eh grand Dieu! que lui as-tu dit?

MOLLY.

Je n'en ſais rien; je ne me ſouviens que de ſa bonté & de ſa réponſe.

THOMAS.

Eh quelle réponſe? Qu'as tu été lui demander?

MOLLY.

Je ne ſuis pas aſſez tranquille pour te détailler tout cela. Ce dont je me ſouviens, c'eſt qu'il m'a dit en me prenant la main & me faiſant relever : allez dire à Lad Laſſin ou à ceux qui viendront de ſa part, qu'elle n'a point d'ordre pour faire arrêter un Lord & que je revoque celui qu'elle m'a ſurpris pour envoyer à Calais la famille de Thomas Frick.

THOMAS.

Ah Molly !

MOLLY.

Qu'as-tu, cher ami ?

THOMAS.

Tu m'as perdu.

MOLLY.

Que veux-tu dire ?

THOMAS.

Je ne peux vivre ſans toi, tu ne l'ignores pas ; ta démarche imprudente va nous ſéparer.

MOLLY.

Cher époux, ſi je n'avais regardé que moi ; je ne me ſerais pas ſans doute conduite déja ainſi : mais je me ſuis oubliée un moment, & je crois voir toute l'Angleterre m'en remercier.

SCENE XV & *derniere.*

Les précédens, Lord KISTON.

Lord KISTON, *en dehors.*

QU'ON m'ouvre à l'inſtant, c'eſt de la part du Roi.

MOLLY, *courant ouvrir elle-même.*

Ah ! c'eſt Mylord.

Lord KISTON, *au Sergent.*

Monſieur, vous pouvez vous retirer & emmener vos gens ; le Roi m'a chargé de vous le dire ; & d'ailleurs je vous réponds de ces perſonnes que vous aviez ordre d'arrêter.

(*Le Sergent ſort.*)

MOLLY.

Vois-tu, mon ami.

Lord KISTON.

» Le Roi eſt enchanté de vous, aimable Miſ-
» triſſ. Il eſt entré chez la Reine où j'étais, rem-
» pli d'admiration de votre courage & de votre gé-
» néroſité.

MOLLY.

» En vérité, Mylord, je ne me ſouviens que

» de m'être jettée à ses genoux en lui présentant » votre lettre & mon fils; j'étais si agitée, si in- » quiete ... Imaginez que j'ai osé prendre sur moi » une action de cette conséquence. Pardonne-le » moi cher Époux, je ne voyais alors que ton » danger. Oui, Mylord quelque sûre que je fusse » de ce que j'avais à dire; je ne serais point éton- » née d'avoir dit le contraire.

Lord KISTON.

» Vous n'avez rien dit qui ne fut placé & in- » téressant. Le Roi en a été si ému que j'ai vu » ses yeux se remplir de larmes en le racontant, » & la Reine ne pouvait retenir les siennes à ce » trait touchant qu'il nous a rapporté, que vous » ne reclamiez point contre une loi que votre » état même vous faisait ignorer; mais que votre » mari préferait l'exil avec vous aux honneurs qui » suivent le rang de Lord s'il fallait s'en sépa- » rer : que quelque flatteur que fut un pareil » sacrifice, loin de vous y prêter, vous ve- » niez implorer son autorité pour l'empêcher : » vous avez été contente de sa réponse. Il m'a » en outre chargé de faire savoir à tous ceux qui » avoient eu part à la confiscation des biens de » Hugues Spencer, Comte de Glocester, que » s'ils n'étaient rendus dans trois jours, il ferait » saisir tous les leurs. Il m'envoye pour vous faire » sentir les effets de sa bonté & arrêter les entre- » prises de ma sœur.

FRICK.

FRICK.

» Ah Mylord ! si vous saviez combien elles ont
» été cruelles !

THOMAS, *montrant Molly.*

» Mon pere n'affligeons pas cette ame sensible.
» Puisse-t-elle à jamais ignorer...

MOLLY.

» Comment-donc ?

THOMAS.

» Tendre épouse ! Oui, tu es un ange descendu
» du Ciel pour faire mon bonheur. Mylord, le Roi
» voudrait-il me séparer d'une femme aussi géné-
» reuse ? Il serait plus cruel que...

Lord KISTON.

» Non, il ne le veut pas. Et la Reine, toujours
» sure de son pouvoir quand il s'agit de faire du
» bien, a obtenu que votre mariage ne serait point
» cassé, & que la touchante Molly Frick lui
» serait présentée sous le nom de Lady Spencer.

THOMAS,

» O Edouard ! O mon Roi ! Voilà l'unique
» bienfait que mon ame désirait.

MOLLY.

» Mylord, vous ne mettez point de bornes à
» vos bontés.

Lord KISTON.

» Vous ne me devez rien. Je ſuis trop heu-
» reux de vous avoir obligés. Mais, aimable Molly,
» la Reine veut vous voir aujourd'hui avec votre
» famille. Dans quelques jours Lady Spencer lui
» ſera préſentée avec plus de cérémonie. Aujour-
» d'hui ce n'eſt encore que cette généreuſe Molly
» dont toute la Cour a admiré le courage.

THOMAS.

» Ah Milord, que de graces à vous rendre!

FRICK.

» Homme vraiment digne de votre naiſſance!..
» O Ciel tu peux ſeul récompenſer tant de ver-
» tus!

Après la première Repréſentation, on réduiſit cette Scène à celle qui ſuit.

Lord KISTON.

Raſſurez-vous, Miſtriſſ; vous n'avez plus rien à craindre de ma ſœur.

FRICK.

Ah Mylord! ſi vous ſaviez combien ſes entrepriſes ont été cruelles...

Lord KISTON.

Quoi donc?



THOMAS.

Mon pere, n'affligeons pas cette ame ſenſible ; puiſſe-t-elle à jamais ignorer...

Lord KISTON.

Jouiſſez, aimable Molly, joüiſſez du prix de vos vertus. Soyez content Mylord : vos biens vous ſerons rendus & l'on ne vous privera point d'une épouſe ſi généreuſe.

THOMAS.

O Edouard ! o mon Roi ! ce dernier bienfait eſt le ſeul que mon ame déſirait.

MOLLY.

Ah ! Milord, que de graces à vous rendre !

Lord KISTON.

Vous ne me devez rien. j'ai rempli les devoirs de l'honneur & de la probité : voilà ma récompenſe.

FRICK.

Homme vraiment digne de votre naiſſance !.. O Ciel ! tu peux ſeul récompenſer tant de vertus.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Drame intitulé : l'*Orphelin Anglais*, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 6 Décembre 1769.

MARIN.

